

Flash sur le Processus

Economique du grand Maghreb à travers les Ages (*)

A l'avènement des Almoravides, le Maghreb présentait l'aspect d'un pays paisible, aux ressources abondantes et variées. Sous l'impulsion d'une idée musulmane, le fondateur de la dynastie rescella l'unité des terres marocaines, développa un sédentarisme largement urbanisé en créant de grandes villes, dont Marrakech ; nouvelle capitale de l'Empire ; cette cité, érigée à 30 kilomètres d'Aghmat, alors centre d'approvisionnement de tout le désert, n'empêcha nullement Fès, ancienne capitale, de bénéficier d'un regain de prospérité. Le Maroc des Almoravides « redevint rapidement dans la paix — dit M. H. TERRASSE — un Maroc prospère, riche ». Léon et MARMOL dépeignent le Maroc comme couvert de forêts qui sont aujourd'hui complètement disparues.

Cet empire, déjà vaste, allait atteindre Tripoli sous les Almohades (1), qui unirent sous un même pouvoir tout l'Occident musulman. Le Grand Maghreb fut alors plus unifié que jamais. Afin de régulariser les rentrées des revenus énormes du fisc et assurer une imposition équitable, ABDEL MOUMEN fit instituer un cadastre dans toute la Berbérie. En trente ans, il accomplit une œuvre « dont l'ampleur force l'admiration » ; l'aisance était de plus en plus généralisée ; « jamais, note encore H. TERRASSE, les villes du Maghreb ne furent aussi prospères ».

D'autre part, « la civilisation andalouse — remarque à son tour André JULIEN — prit alors un caractère d'autant plus éclatant qu'elle coïncida avec le rétablissement de l'ordre apporté par les Almohades », qui mirent fin à la gabeugie financière des roitelets andalous ; ils favorisèrent en outre l'agriculture, sans négliger l'industrie dont l'influence se fit sentir jusqu'à Ceuta, renommée par sa production de papier. A Fès, tournaient également — selon l'auteur du Kirtâs — 400 moulins pour la même fabrication, à côté de douze « fonderies » de fer et de cuivre, onze verreries, 130 fours à chaux et

(*) Se référer à l'ouvrage du Professeur Abdellaziz Benabdallah (Les Grands Courants de la Civilisation du Maghreb).

(1) Dont le 1er khalife Abdelmoumen est de Goumia, village algérien.

d'innombrables savonneries, minoteries et presoirs d'huiles, sans compter les manufactures traditionnelles de production artisanale. Dans les statistiques de (Zahrat el As), on relève entre autres, 3.094 tisserands, 47 fabriques de savon, 86 ateliers de tanneurs, 116 ateliers de teinturerie, 12 ateliers pour la confection des barres de fer et de cuivre, 11 verreries, 135 fours à chaux, 1.170 fours à pain, 400 machines en pierre pour faire le papier, 180 ateliers de céramique (pp. 81-82).

Les ports de l'Empire devinrent les centres d'une activité commerciale intense. Les échanges s'y développèrent avec Pise, Gênes, Venise et Marseille. Les Musulmans qui avaient été alors — reconnaît A. JULIEN — les premiers à organiser les formes de leur commerce selon les nécessités du trafic international, avaient perfectionné leurs méthodes : dont les Chrétiens s'inspiraient. Une politique tolérante jointe à un système de sécurité aussi solide que généralisé, ne firent que développer, de plus en plus, les rapports et les échanges entre Chrétiens et Musulmans.

Grâce à une technique agricole importée d'Andalousie, des sortes de « fermes expérimentales » à culture intensive, prospéraient sous la gestion directe des autorités. Parmi ces vastes vergers, était El Menara à Marrakech, dont l'oliveraie comprenait, à elle seule, 15.000 arbres ; un explorateur anglais, cité par DE CASTRIES, la visita en 1741 et la qualifia du « plus beau site de toute l'Afrique ».

Ainsi, les Mérinides trouvèrent à leur arrivée un Maghreb très peuplé, riche à la fois en hommes et en ressources, animé d'une activité économique intense et profondément marquée par l'empreinte d'une civilisation raffinée. Mais cette ère de paix et de prospérité sera bientôt interrompue par les coups répétés d'une reconquista ibérique ; une mobilisation massive qui arrachait à leurs terres des cultivateurs paisibles devait influer défavorablement sur la situation agricole qui conditionnait la prospérité du

pays. Mais, le Maghreb tint encore bon, grâce à l'immense réserve du bled.

« Le silo joue un rôle considérable. C'est là que sont enfermées les provisions, grains du groupement (tribal) et c'est dans cette réserve que l'on puisera en cas d'insuffisance de la récolte : les silos sont plus souvent constitués par des constructions dont la réunion forme des villages » (Surdon, Institut, p. 257).

D'après des statistiques et des tableaux comparatifs dressés par certains chroniqueurs de l'époque, comme IBN BATTOUTA, le pouvoir d'achat semble avoir été au Maroc le triple de ce qu'il fut, à la même époque, en Egypte. Mais, on était loin du glorieux règne d'Abou El Hassan qui « marqua — note A. JULIEN — l'apogée de la puissance mérinide » et qui fit du Sultan « le Souverain le plus puissant du XIV^e siècle ». Déjà, sous ABOU INANE, le Maghreb traversait une crise financière qui mit en jeu l'existence même de la dynastie. Un grave renchérissement de la vie fit monter la valeur vénale d'un immeuble à Fès au chiffre exorbitant (pour l'époque) d'un millier de dinars or (2). Aux prises avec des difficultés multiples, le Sultan ne manqua pas, toutefois, de soulager la paysannerie défaillante, en lui distribuant gratis, au dire d'IBN BATTOUTA, de grandes superficies de terres et des bêtes de trait.

C'est alors que survint une crise dynastique d'autant plus néfaste qu'elle coïncidait avec des tentatives portugaises de pénétration effective sur le sol marocain. Désormais, l'économie maghrébine sera de plus en plus entamée par le grand effort militaire que le Makhzen était contraint de déployer pour endiguer la vague ibérique qui déferlait sur le littoral. La vie économique en ressentit un choc : les routes traditionnelles en partie bloquées, l'incertitude du lendemain, l'insécurité de certains carrefours proches des enclaves détenues par l'ennemi, tous ces facteurs coalisés devaient agir profondément sur l'équilibre économique et social du pays. Le commerce se rétrécit, la

(2) Le dinar valait à l'époque plus de quatre grammes or.

prospérité agricole sur laquelle se réglait l'activité artisanale s'anémiait par l'élan unanime que portait des milliers de cultivateurs à se mobiliser « spontanément et sans retard », selon l'expression de H. TERRASSE, pour résister à la pénétration étrangère qui faisait tache d'huile.

La dynastie des Saâdiens hérita donc d'un Maroc profondément entamé par l'influence néfaste de la Reconquista. Son avènement était l'aboutissement d'une violente réaction populaire contre l'occupation étrangère. Aussi, le 1er Saâdien se hâta-t-il de dégager Agadir de l'entreprise portugaise et de regrouper l'empire désagrégé par l'intrusion d'éléments ibériques subversifs. En même temps, il réforma le système fiscal, en instituant un impôt modeste, égal pour tous. Le chérif, qui ne voulait pas pressurer la masse, eut recours à certains monopoles, pour combler le déficit dû à l'insuffisance de la naïba.

Aux monopoles industriels de plus en plus exploités, s'ajoutèrent les revenus des grandes plantations de canne à sucre qui se développaient, pour concurrencer les sucres andalous que certains Granadins essayaient d'implanter près de Fès où la plantation du mûrier permit à ces mêmes Andalous d'élever des vers-à-soie.

Ahmed el Mansour fit venir des quantités considérables de marbres d'Italie « qui était payé en sucre poids pour poids » (El Istiqa, les Saâdiens). L'économie prospérait grâce à l'esprit d'initiative des Saâdiens dont l'œuvre agricole forçait l'admiration, surtout dans le Sous.

« Parlant de la canne à sucre du Souss, AL IDRISI dit qu'il n'existe pas de semblable sur la terre de par sa grosseur, la richesse de son jus et son goût très sucré. (Description de l'Afrique sept. et sah. p. 39).

L'existence d'enclaves portugaises, espagnoles et anglaises, dans le pays, demeurait une source constante de troubles. C'est pourquoi MOULAY ISMAIL, le célèbre empereur alaouite, s'assagna comme tâche essentielle et immédiate, de libérer les places occupées par l'étranger et de resceller l'unité nationale.

« Soucieux de défendre l'intégrité du Maroc, Moulay Ismaïl ne l'était pas moins — note A. JULIEN —, de développer son activité économique ». Il « souhaite —, écrivait de lui un Résident français — l'agrandissement de ses sujets, et celui de leurs fortunes par le commerce qu'il préférait à la piraterie ».

Le Maroc connut, sous le règne de Sidi Mohammed, une ère de paix et de prospérité. C'est lui, qui, au cours d'une crise économique provoquée par une sécheresse persistante, distribua durant tout un lustre, de larges subsides que l'auteur du Dorrat Essoulouk, évaluait à 500 millions de dinars. D'autres chroniqueurs signalèrent des distributions massives de vivres dans les villes, de subventions dans les campagnes.

Pendant presque tout le XIXe siècle, le Maroc demeura prospère. Moulay Slimane (1792-1822) supprima les droits de porte et les taxes sur les denrées dont les revenus couvraient, seuls, les dépenses de l'Etat. Au cours d'une disette qui sévit en Tunisie et en France, il y envoya de grandes quantités de blé. Le Maroc exportait en Europe son excédent de production ; en 1845, il exporta 75.000 tonnes de blé et de légumes secs par le seul port de Mogador qui est une création vivante de la Dynastie Alaouite ; en 1851, son mouvement s'évaluait à six millions ; ce port demeura actif jusqu'en 1911, année dans laquelle il reçut la visite de 462 navires et exporta 38.000 tonnes de produits marocains contre une importation de 12.000 tonnes.

Vers 1859, date de la mort de Moulay ABDERRAHMANE, le cheptel marocain a été évalué par Charles LAMARTINIERE (dans son ouvrage sur la « question du Maroc » édité à la même année) à 48 millions d'ovins et près de 6 millions de bovins. L'industrie artisanale produisit en série des articles variés.

Les artisans évoluaient alors dans le cadre d'un « régime corporatif » très libéral qui ne s'altéra, reconnaît PALLEZ, qu'au contact de l'Occident. Le Makhzen respectait le principe de la liberté du commerce. Les vastes vergers

d'Aguedal, à Marrakech, étaient de véritables fermes expérimentales, des jardins d'essai où on tentait d'acclimater toute une gamme de fleurs importées d'Europe.

Devant la carence des spécialistes européens pressentis pour traiter les cannes à sucre et raffiner les produits sucrés dans la manufacture d'Aguedal à Marrakech, le Sultan Sidi Mohamed Ben Abderrahmane fit venir à cet effet des techniciens égyptiens. (Al Ithâf par Ibn Zaïdane, t. III, p. 556). En 1864, la plantation du coton a pris un développement considérable aux alentours de Mazagan. La production s'élevait - d'après le vice-consul français T. Gilbert - à 400 quintaux de textile dont la valeur représentait près de 100.000 francs-d'or (chiffre d'autant plus important que les exportations totales du Maroc ne dépassaient guère alors 22 millions de francs-or). Une industrie mécanisée transformait sur place les cotons dont le Maroc produisait une qualité très appréciée en Europe et à New-Orléans : la variété « See Island » aux longues soies américaines.

Déjà, Al-Idrissi parle du coton de la région de Tadla qui desservait tout le Maroc. (Description de l'Afrique sept. et Sah. - p. 50).

Cet endettement fut, à l'instar de ce qui s'est passé en Egypte, une véritable hypothèque qui allait peser gravement sur l'avenir du Maroc. Le Makhzen disposait jusqu'ici « d'une trésorerie assez aisée » et « d'une comptabilité en règle ». Mais, il fut compromis, par suite d'une succession d'intrigues européennes, dans des aventures sans précédent, qui devaient provoquer une crise politique pour aboutir finalement au Traité du Protectorat.

Le coton étant cultivé au Maroc dans les régions de faible altitude et aux alentours des principales villes depuis le Haut Moyen-Age, sinon l'Antiquité. Mais l'économie péréclitait, le pays s'appauvrisait. La guerre avec l'Espagne (1859-1860) finit par semer la confusion et par anéantir le Trésor national. Plus tard, la fameuse affaire des créances juives dans le Rif, fut le prétexte d'une campagne diplomatique qui préoccupa le Sultan pendant toute une décennie. C'est cette « diplomatie à la financière », comme l'appelle si ironiquement A. JULIEN, qui incitait certains Puissances, misant sur la ruine économique du Maroc pour le dominer politiquement — à faire pression sur le Sultan pour conclure des emprunts forcés successifs (62 millions et demi en 1904 : 100 millions en 1907